

L'ECHO DE LA CORREZE

TULLE Ville Martyre

LE CALVAIRE DES OTAGES DE TULLE A COMPIEGNE

2 – De Limoges à Poitiers

Les libérés sont partis. A peine, sur eux, la porte de l'espoir s'est-elle refermée que pleuvent à nouveau les menaces et les injures. Un SD vocifère en français, avec l'accent grasseyant des faubourgs : « Allez ouste ! Alignement. Tous pareils, les Français ! Incapables de s'aligner ? Vous allez voir si je vais vous dresser ! et ou vous allez, ce sera mieux. Pendant que vous crèverez en Allemagne, je m'en mettrai ici plein la gueule » (1).

Il est superflu d'évoquer aux malheureux l'enfer qui les attend. Résignés, avec une passivité de bêtes, ils se mettent à nouveau en rang pour satisfaire encore une fois le caprice de leurs bourreaux.

Vers le soir, on apporte de la paille qu'ils étalent le long des murs. La nuit tombe. Une autre nuit d'angoisse et de cauchemars. Malgré la fatigue écrasante, le sommeil tarde à venir. Des corps s'agitent secoués de transes soudaines. Certains s'éveillent en sursaut saisis de transes subites. Des cris, des appels, des plaintes, des gémissements sourds déchirent le silence. Ne vaudrait-il pas mieux mourir et en finir là, d'un coup, avec ces tortures démoniaques ?

A six heures du matin, une voix gutturale tire les malheureux de leur torpeur. Les yeux mornes s'ouvrent sur le même spectacle désolé. En quelques minutes, la toilette est faite. On s'ébroue pour faire tomber les fétus de paille. Vite en rang et le troupeau est poussé dehors. Premier appel. Puis vérification. N'y a t'il pas d'erreur ? Aucun ne s'est-il enfui malgré les portes verrouillées, la garde, les rondes ? Les listes sont pointées les identités contrôlées. Dix fois on compte et recompte avec une méfiance accrue. Il ne faut pas qu'un seul en réchappe. Tandis qu'au petit matin, les hommes frissonnent sous leurs vêtements légers, les portes du manège se referment et les voilà poussés dans les camions sans pouvoir prendre les effets et objets personnels laissés à l'intérieur. Les délégués du Secours National alertés exploreront vainement les quatre coins du manège le lendemain. Rien ne reste de ce qui avait été hâtivement ficelé, dans l'inquiétude du premier départ. Pauvres choses sans valeur pour les nazis, mais si précieuses pour ceux qui ont déjà tant perdu ! Après la torture, l'escroquerie. Les nazis ricanent : le tour est bien joué.

Dans le même camion de déménagement Bernis, une centaine d'otages sont empilés. Les portières sont fermées. Impossible de faire un seul mouvement, de déplacer un pied. Etouffés, comprimés, les malheureux attendent le départ de 7 h à 8 h 30. A la fin, la situation est intenable. L'air manque. La chaleur est suffocante. Après avoir essayé de résister à ce nouveau supplice, les prisonniers près de s'évanouir, osent frapper aux parois ; d'abord timidement, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que les SS consentent à s'enquérir des raisons de ce vacarme. Les otages ne veulent pas mourir asphyxiés ? Soit, on les prolongera. Les portes sont entre-ouvertes, mais la mince ouverture est barrée de grosses cordes.

Emmurés dans leur prison mobile, les déportés ignorent les raisons de cette longue attente. S'ils pouvaient risquer un regard à l'extérieur, ils apercevraient un autre misérable cortège qui vient se joindre au leur : la prison de Limoges, insuffisante pour contenir la masse des patriotes limousins raflés par la Gestapo, livre au passage son contingent de « volontaires pour le travail en Allemagne ».

Les camions s'ébranlent. Ce que fut le voyage de Poitiers, ces 120 km dans des conditions aussi atroces, l'imagination la plus féconde peut aisément le concevoir. Les malheureux titubent devant le local de la Gestapo, rue des Ecosais, où on les rassemble à grand renfort de coups.

Pour pénétrer dans l'immeuble, il faut traverser un long porche qui débouche sur une cour intérieure. De chaque côté, formant une double haie, des brutes sont postées tenant qui une mitrailleuse, qui un nerf de bœuf, un bâton, un câble d'acier ... bref tous les instruments sortis de la chambre des tortures. Chaque homme qui s'engage est frappé, bourré de coups, jeté inerte d'un côté à l'autre, jusqu'à ce qu'il s'effondre dans la cour, inanimé.

Comment 370 hommes pourront-ils tenir dans une cour aussi exigüe ? On leur ordonne de s'asseoir, mais ils ne peuvent trouver place côte à côte. On les « emboîte » alors l'un dans l'autre, chacun recevant son voisin entre les jambes écartées. Interdiction de parler et de bouger. Que se dirait-on d'ailleurs ? Les regards expriment assez la souffrance et la détresse. Vers 10 heures du soir seulement, le Secours National distribue un frugal repas. Et une autre nuit commence, plus horrible que les précédentes. Quoique ne pouvant s'étendre, les malheureux s'assoupissent, mutuellement soutenus. Un phare installé au premier étage balaie le magma humain écrasé de fatigue et de désespoir. Les agents de la Gestapo montent une garde qu'aucune ruse ne pourrait prendre en défaut. Mais qui songe à s'enfuir ?

Ceux qui veillent en rêvant aux bonheurs perdus croient soudain entendre un sourd ronflement dans le lointain. Le bruit se précise. Des avions anglais ! Bientôt des fusées illuminent la ville, annonce du bombardement. Les explosions se succèdent bientôt. La gare est d'abord atteinte. Puis les coups se rapprochent. Un des rescapés qui me ra –

(suite ne 2° page)

conte sa lamentable histoire, insiste et me fait promettre d'insister à mon tour sur un point : S' « ils » ont touché la ville, c'est qu'à la fin « ils » manquaient de fusées éclairantes et qu' « ils » étaient gênés par la fumée. Et pourtant celui-là a failli en mourir.

Une bombe a, en effet, détruit le temple protestant adossé au local de la Gestapo : des pierres volent en éclats ; un mur de la cour s'écroule sur les prisonniers. Trois ou quatre sont blessés grièvement. Les autres se lèvent, et, malgré les sommations des gardes, se bousculent pour chercher un abri le long des murs intacts. Les SS affolés par les bombes, effrayés par le tumulte de la cour, craignant de laisser les prisonniers s'enfuir, ouvrent le feu ... Dans le tas grouillant, chaque balle porte, les hommes tombent par grappes. Des cris déchirants couvrent le crépitement des balles. Combien dura la fusillade ? Nul ne peut le dire. Ils ne savent plus ...

Quand le calme peu à peu renaît, une trentaine de blessés gisent dans la cour sous une épaisse couche de poussière. Leurs camarades les soulèvent, les étendent et s'emploient à panser les plaies, à étancher le sang avec leurs mouchoirs et leur vêtement. Mais que peuvent-ils faire, en pleine nuit, sans rien d'autre que leur sollicitude ignorante ? Un blessé meurt, puis un autre ... puis un autre. Les autres gémissent désespérément. Aucun des SS qui observent dans l'ombre n'aura-t-il pas pitié ? Au petit jour, en voici un enfin qui se décide à franchir le seuil de la cour.

— Y a-t-il des blessés ? demande-t-il

— Oui, oui, lui crie-t-on de toutes parts. Plusieurs ! Il y a même des morts.

— Bon, conclue-t-il paisiblement, vous n'avez rien à craindre vos amis sont partis.

Et il s'éloigne sur ce trait d'esprit teuton.

Le jour éclaire alors un spectacle dantesque. Ça et là, pêle-mêle, gisent les mourants et les morts. Les vivants, transis de froid et d'horreur, sales, hirsutes, le regard effaré, couverts de poussière et de sang, ressemblent à des spectres ou à des fous. De larges tâches brunes, des filets noirâtres, s'étendent sur les pavés de la cour. L'un couché sur le dos tient son ventre à deux mains ; l'autre, crispé, comprime sa jambe ; un autre a enfoui sa tête dans ses bras ... Nul n'implore plus le secours de la Gestapo. A quoi bon ?

Vers 8 heures du matin, les SS arrivent pour relever les gardiens de nuit. Le spectacle les amuse follement. Ce sont les Anglais qui ont fait cette boucherie ? Mais non expliquent les autres, qui montrent les fusils-mitrailleurs et miment la scène en riant aux éclats.

Les heures passent, les blessés perdent leur sang et geignent dans la poussière.

Brouhaha vers 10 heures. Des groupes de SS, armés jusqu'aux dents, se présentent à l'entrée de la cour et ordonnent aux détenus de sortir. Obéissent ceux qui peuvent. Est-ce pour mieux secourir les autres ? Non point. Seuls sont dignes de l'intérêt des nazis ceux qui sont capables de travailler pour la victoire du Reich. Ceux-là ne sont tirés de leur prison d'une nuit que pour être dirigés vers les usines allemandes.

Ce n'est qu'à 15 heures — C'est à dire 13 heures après les bombardements — que les ambulances viendront chercher les blessés ... et les morts.

Trois groupes ont été ainsi formés parmi les 370 partants de Limoges :

- Une trentaine de blessés, hospitalisés à l'Hôtel-Dieu.
- Une cinquantaine d'hommes valides, gardés provisoirement à Poitiers pour déblayer les décombres de la ville.
- Le reste acheminé sur Compiègne ...
... ou enterrés au cimetière.

Marc BALLOT

(1) – Pas un mot, pas un détail n'a été inventé dans ce récit établi comme un rapport, d'après les témoignages recueillis auprès des rescapés de ce drame.